Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/considerationssu00bela

CONSIDÉRATIONS
SUR L'OPÉRA,
ET PROJET DE CONSTRUCTION
D'UNE NOUVELLE SALLE,
APPELÉE TEMPLE D'APOLLON,

AVEC UNE AUGMENTATION DE 200,000 LIV.
DE REVENU ANNUEL.

Multa dies variique labor mutabilis ævi
Retulit in melius.
ENÉID. Lib. XI.

Le temps & les diverſes conjonctures changent heureuſement la face des affaires.

LONDRES.

Mars 1789.

AVERTISSEMENT.

Dans les circonſtances préſentes, des Conſidérations ſur l'Opéra *paroîtroient ne devoir pas mériter l'attention, ſi effectivement on ne s'étoit propoſé de ne parler dans cet Ecrit que du Spectacle de l'Opéra, ou des plaiſirs qu'il procure. Il ſera facile de ſe convaincre que des motifs plus importans ont dirigé notre plume; tout ce qui peut intéreſſer les individus & tourner au profit de la Société & du Gouvernement a été examiné, approfondi, diſcuté. L'objet dont il s'agit dans nos conſidérations, devoit n'être pas oublié; &, dans un moment où toutes les conceptions ſe dirigent vers une rénovation générale, il étoit bon de développer quelques vues nouvelles qui pourroient laiſſer appercevoir l'*utile *enfanté par l'*agréable.

CONSIDÉRATIONS SUR L'OPÉRA,

ET PROJET DE CONSTRUCTION D'UNE NOUVELLE SALLE, *APPELÉE TEMPLE D'APOLLON.*

LORSQUE, dirigés par l'amour du bien public & le déſir d'être utiles, des Citoyens honnêtes propoſent un moyen ſimple de concourir aux vues d'ordre & d'économie du ſage Miniſtre des Finances, il y a lieu de croire que leurs motifs exciteront l'intérêt. C'eſt dans cette perſuaſion que nous oſons préſenter un projet dont l'exécution & les réſultats n'offrent rien que d'avantageux.

Ce projet a pour objet, d'un côté, de diminuer des dépenſes conſidérables, ſupportées dans tous les temps par le Gouvernement; d'augmenter les progrès des Arts, du Commerce, & de l'Induſtrie; & de l'autre, de faire ſervir au bien général & à la ſplendeur de la Capitale, ce qui,

juſqu'à ce moment, n'avoit été que frivole ou indifférent.

L'expérience a prouvé que l'Opéra eſt un Spectacle vraiment national. Pour ſe convaincre de cette vérité, & ſurtout de l'utilité d'un pareil établiſſement, il ſuffiroit de parcourir les immortels Ecrits du Miniſtre Philoſophe & Citoyen, à qui rien de ce qui intéreſſe la Patrie, rien de ce qui peut augmenter ſon bonheur, n'eſt indifférent ni étranger. Les avantages nombreux que ſa ſageſſe a calculés, ſont maintenant trop bien ſentis & trop bien appréciés, pour qu'il ſoit néceſſaire d'en faire ici la longue énumération (1).

L'utilité de l'Opéra reconnue, on ne peut que déſirer de voir enfin une Salle s'élever au centre de la Capitale.

S'il eſt un emplacement convenable, c'eſt aſſurément celui qui préſente cet avantage déſiré depuis ſi long-temps,

(1) Pour ſoulager le Bureau de la Ville des ſommes immenſes que lui coûtoit annuellement l'Opéra, M. Necker, en 1780, engagea le Roi à réunir ce Spectacle à ſon Domaine, & donna à l'Académie Royale de Muſique la forme actuelle de ſon Adminiſtration, la ſeule par laquelle l'Opéra puiſſe exiſter; & pour rendre ſon exiſtence à jamais immuable, il ne s'agiroit que de mettre en vigueur tous les priviléges accordés à l'Académie Royale de Muſique par Louis XIV ſon fondateur, par Louis XV & le Roi, & enfin d'adopter ce qui peut, ſans inconvénient, accroître ſes revenus: tel eſt, par exemple, le moyen propoſé dans ce Mémoire.

& on ne peut en choiſir qui rempliſſe mieux les déſirs du Public, que celui qui ſe trouve entre le Palais Royal & les Tuileries.

Cet emplacement eſt d'autant plus propre à cette conſtruction, & convient d'autant mieux, que le terrein eſt vague, qu'il appartient au Roi, & qu'en y élevant un monument national, on n'aura point de réclamation à entendre, n'ayant, pour ainſi dire, aucun intérêt perſonnel à léſer.

D'ailleurs, rien de plus aiſé que d'indemniſer les Propriétaires qui auroient à ſouffrir de ce changement utile. Ce n'étoit que par une tolérance extrême, que le Carrouzel avoit été transformé en une eſpece de Marché, où de ſales échoppes ſouilloient les approches du Palais de nos Rois ; elles ont été effacées du ſol qu'elles déshonoroient ; ce qui reſte peut & doit éprouver le même ſort.

La célérité avec laquelle les Ponts ont été déſobſtrués de ces maiſons gothiques, dont la ſûreté publique exigeoit la deſtruction avec autant d'inſtance que le demandoient & la ſalubrité & le bon goût, laiſſe à croire que dans ce ſiecle, avec une volonté forte de la part des Chefs, on peut enfanter le bien, malgré les efforts de l'intérêt, les clameurs de l'envie, ou les objections du préjugé.

C'eſt à Louis XVI qu'il eſt réſervé d'achever l'ouvrage immortel de ſes aïeux. La protection que Sa Majeſté daigneroit accorder à la conſtruction d'un Monument qui manque à la Nation, ne peut qu'ajouter un nouveau degré de ſplendeur à ſon nom, à l'inſtant où il ira s'inſcrire dans la poſtérité. Un monument de cette nature *doit entrer dans la maſſe des intérêts politiques du Gouvernement*, a dit M. *Noverre*, cet Artiſte ingénieux & célebre, dont nous nous ſommes plus à conſulter l'ouvrage ; nous ajouterons, que l'emplacement que nous déſignons doit entrer dans l'enſemble du Tableau dont Louis XIV a deſſiné la majeſtueuſe & ſublime eſquiſſe, à laquelle il ſeroit de la gloire de Louis XVI de mettre la derniere main.

Sans doute il y a loin de ce projet, raiſonné avec les convenances comme avec l'intérêt public & l'intérêt du Spectacle en lui-même, à celui propoſé, à diverſes repriſes & heureuſement ſans ſuccès, de conſtruire l'Opéra A LA PLACE LOUIS QUINZE. Les grands talens des Artiſtes diſtingués (1) qui ont tour à tour propoſé ce projet, n'ont pas pu faire éclipſer, aux yeux de l'Adminiſtration, les inconvéniens nombreux qui accompagnoient & en empêchoient l'exécution (2).

---

(1) MM. de Wailly, &c. &c.

(2) Dans quelque endroit qu'on érige ce Monument, on ſe propoſera

Ces inconvéniens ſont toujours les mêmes ; le temps ne les a point affoiblis, & l'impéritie des gens intéreſſés à le cacher, n'a ſervi au contraire qu'à renforcer ceux que l'on connoiſſoit déjà, ou à dévoiler ceux que l'on ignoroit. L'éloignement eſt toujours le même ; & il ſeroit malheureux que le mal qui réſulteroit de cet éloignement, ne fût bien ſenti que lorſque le plus beau Spectacle de l'Univers ſeroit déſert & abandonné. Enfin les inondations, inévitables même dans l'ancien emplacement moins prêt du niveau de la riviere, bien moins inévitables encore ſur un ſol conſtamment arroſé & battu par la Seine, cauſent & cauſeront toujours les mêmes craintes, puiſque l'on aperçoit toujours les mêmes dangers (1).

Et puis, ſi les habitans de Paris ne jouiſſent, dans les murs de la Capitale, que d'une ſeule promenade qui ſurpaſſe peut-être en beauté tous les jardins de l'Antiquité,

---

ſcrupuleuſement d'obſerver les convenances trop négligées dans les Salles de Spectacle, excepté celle des François, qui réunit à ſa belle forme un ſuperbe Veſtibule. Cette partie, trop négligée dans les autres Spectacles, a ſouvent fait croire au Public qu'on ſacrifioit ſes convenances à des intérêts particuliers. Un Monument comme celui de l'Opéra devroit avoir ſur-tout des Veſtibules & des Porches ſpacieux, où l'on pût circuler facilement au moment de la ſortie.

(1) En 1783, on ne pouvoit paſſer ſur les quais, inondés par les fontes des neiges & le débordement des eaux.

pourquoi les priver de ſon étendue, de ſon impoſante, de ſa magnifique perſpective, & de ſes entours majeſtueux ? pourquoi multiplier les dangers qu'une circulation continuelle & tumultueuſe fait naître à chaque inſtant ? Ne ſuffit-il pas de ceux qui les aſſiégent dans les rues étroites de la Capitale, ſans les pourſuivre encore alors qu'ils en ſont à peine échappés ?

Malgré tous ces inconvéniens, ces dangers reconnus ; malgré l'inconvenance de ce local, & contre le vœu même du Public, une Compagnie propoſe, dit-on, encore aujourd'hui ce projet ſi juſtement combattu. Les moyens qu'elle emploie pour parvenir à élever cette conſtruction ſont ſi étranges, qu'on a de la peine à croire qu'ils aient pu occuper un inſtant l'attention du Public. En effet, il eſt difficile de concevoir comment cette Compagnie trouveroit les moyens d'économiſer DOUZE MILLIONS ſur une conſtruction qui ne devroit pas en coûter plus de *trois à quatre*. On ne conçoit pas non plus comment, dans un temps où le paſſé, maître du préſent, a dévoilé tant d'abus & verſé tant de lumieres ſur ce qui eſt & ſur ce qui doit être, on a pu propoſer d'élever à grands frais *quatre* immenſes édifices, afin d'en avoir UN deſtiné à recevoir l'Opéra (1).

(1) « Propoſer d'ériger l'Opéra à la Place de Louis XV ou dans un

A tous les avantages qui réſultent du projet que nous préſentons, il s'en réunit un encore, qui n'eſt pas d'une moindre conſidération : l'époque à jamais mémorable dans les faſtes de la Monarchie, celle où un Roi juſte & bienfaiſant appelle ſes Peuples pour concourir avec lui à la

---

» éloignement équivalent (dit l'Auteur d'un Mémoire très-inſtructif que nous avons ſous les yeux, & que nous regrettons de ne pouvoir tranſcrire en entier), « c'eſt vouloir le ruiner : une partie du Public » ceſſera d'y venir, par la difficulté de s'y tranſporter, & l'autre, » parce qu'elle ne trouvera plus cette affluence, cet empreſſement » général qui échauffent & animent les repréſentans, & qui forment » une portion conſidérable du plaiſir qui attire au Spectacle.

» Cette vérité eſt ſi évidente, qu'on ne peut aſſez s'étonner que le » projet de placer l'Opéra à la Place de Louis XV ait pu trouver » quelques Sectateurs, d'autant plus qu'indépendamment de cette con- » ſidération, il en eſt d'autres dont l'Auteur auroit dû être frappé.

» Une d'elles naît de la proximité de la riviere ; l'on a vu ſes eaux » couvrir les Champs Elyſées, & habituellement le terrein en eſt pénétré » à très-peu de diſtance de la ſurface du ſol de la place. On ſait que » le Théâtre de l'Opéra exige un deſſous de trente-ſix pieds au moins, » pour y placer & en faire ſortir des décorations entieres, lorſque cela » devient néceſſaire; on ne peut les expoſer à être dans l'eau, non » plus que les machines; il faudra donc élever le niveau du Théâtre de » trente-ſix pieds au moins, au deſſus des plus grandes eaux connues; » & comme les premieres loges doivent dominer le Théâtre, il faudra » monter plus de quatre-vingts marches pour y arriver, ce qui eſt abſurde » à penſer, & impraticable dans l'exécution ».

régénération du bonheur public, doit être tranſmiſe & atteſtée à la poſtérité par des monumens impériſſables.

Les Arts doivent tous concourir à retracer le ſouvenir de la grandeur, de la bienfaiſance du Souverain, & des vertus patriotiques d'un ſage Adminiſtrateur, qui, pour le bonheur des François, au milieu des troubles, au fort de la tempête, eut le noble courage de reprendre encore le timon chancelant de l'Etat.

Ce terrein vague, qui, dans notre conception, ſe change dès à préſent en une Place publique, au milieu de laquelle ſeroit élevée une colonne triomphale décorée de la ſtatue du Roi, & entourée d'allégories relatives aux circonſtances, offriroit aux États Généraux un local propre à éterniſer les époques glorieuſes du regne de Louis XVI.

On ne peut révoquer en doute que les Monumens enrichiſſent le ſol enorgueilli des Capitales, au ſein deſquelles les Arts les élevent. Les Sages de la Grèce mettoient leur gloire & leur ambition à ordonner & protéger les conſtructions dont l'amateur des Arts admire encore, en verſant des larmes, les impoſans débris; & Colbert, perſuadé de la néceſſité d'imiter & de faire revivre, dans un grand Empire, les exemples donnés par un grand Peuple, regardoit comme un fonds bien placé,

celui qu'il deſtinoit à embellir la Capitale du Royaume dont il gouvernoit les Finances.

Ainſi, lorſque ces conſtructions n'alterent point le Tréſor & ne lui occaſionnent aucune dépenſe ; lorſque la Nation n'en a aucune à ſupporter, il ſemble qu'on ne ſauroit trop accorder de protection aux Arts qui les enfantent, & aux Citoyens qui cooperent à leur exécution.

Les faſtes de l'Hiſtoire, ſouvent infideles, mentent quelquefois à la poſtérité ; mais des Monumens impériſſables, en réſiſtant à la dégradation du temps, ſe refuſent auſſi au menſonge, &, ſous le poids & l'effort des ſiecles, donnent encore l'hiſtoire véridique de ceux qui les virent naître.

Louis le Grand, dans ces momens de repos qu'il faiſoit encore ſervir à ſa gloire & à celle de ſon ſiecle, avoit formé lui-même le projet de réunir un jour ſon Palais du Louvre à celui des Tuileries. Il vouloit raſſembler autour de lui, pour les protéger, les encourager de ſes regards, d'un côté les tréſors de la Nation, & de l'autre les chef-d'œuvres des Arts. Deux galeries, dont une borde le quai au midi de Paris, & donne l'idée de ce vaſte projet qu'aucune autre ville de l'Univers ne peut lui diſputer, opéroient cette réunion, & le projet de Place publique, dont il eſt queſtion ici, laiſſe

encore l'eſpoir de voir s'effectuer un jour celui de Louis XIV. Mais ſi l'amour des Arts & la gloire de la Nation ont été les premiers mobiles du projet que nous préſentons, l'amour du bien public a déterminé puiſſamment l'offre que nous faiſons de l'effectuer.

Il eſt très-eſſentiel d'appeler, de fixer les Etrangers dans la Capitale.

Un monument national, fait pour les raſſembler avec les Citoyens, & rapproché du centre commun où tous ſe plaiſent à ſe rendre & à circuler, doit être ſpacieux, ſalubre, commode, aéré, & de facile accès.

On n'a rien oublié pour que ces obligations de premiere néceſſité ſoient remplies dans tous les points, & pour que les citoyens puiſſent arriver commodément du Palais Royal, des Tuileries, à la ſalle d'Opéra, que l'on devroit plutôt nommer le *Temple d'Apollon*.

Ce Temple, d'une forme impoſante & majeſtueuſe, entouré d'édifices analogues à ſon architecture, feroit d'un côté une façade au Palais des Tuileries, & de l'autre un point de vue agréable pour le Louvre.

Si cet établiſſement eſt utile & néceſſaire; ſi, manquant

à la magnificence de la Capitale, ſa formation eſt digne de l'augmenter à jamais ; s'il donne un grand véhicule au commerce & à l'induſtrie, il eſt juſte que les Arts qui les créent, les talens qui les vivifient, l'embelliſſent, & contribuent à ſa ſplendeur, trouvent appui & protection ; il eſt juſte qu'ils ſoient récompenſés en proportion de leur influence & de leur utilité. L'échange des ſervices contre les bienfaits eſt fondé ſur la raiſon comme ſur la juſtice.

L'Opéra a toujours coûté au Gouvernement des ſommes conſidérables, & on ne péut ſe diſſimuler que, malgré les ſacrifices que le Roi veut bien lui faire ſur ſon Tréſor ; malgré les ſoins & l'intelligence des Chefs & des Employés de cette Adminiſtration ; malgré toutes les tentatives inutiles faites depuis ſon établiſſement pour faire ſubſiſter ce Spectacle par ſes propres forces, les Sujets de l'Opéra croient n'avoir pas été récompenſés en proportion de leurs talens.

En jetant un coup-d'œil ſur l'état des dépenſes que ce Spectacle à entraînées depuis quelques années ; on ſe convaincra facilement de la néceſſité de conſacrer à ces dépenſes des fonds annuels & certains. Les années ſeules de 1778 & 1779 ont abſorbé la ſomme de 700,000 liv. ;

un revenu ſûr & annuel établiroit un point fixe d'où l'on pourroit partir pour étendre ou pour diminuer ces mêmes dépenſes, qui, quelque conſidérables qu'elles paroiſſent, n'ont pas encore, ainſi que nous venons de le dire, rempli les intentions des Sujets de l'Opéra (1).

Des plaintes de leur part, des réclamations de toute eſpece ſe ſont fait entendre, &, d'après elles, les Miniſtres auroient pu croire que, dans cette Adminiſtration, quelque vice inconnu pouvoit bien contribuer à ce déficit, s'ils n'euſſent pas été certains de l'intégrité du ſage Adminiſtrateur qui en a la ſurveillance, s'ils n'euſſent pas reconnu les cauſes de ce déficit par les comptes qui leur ont été rendus par le Bureau de la Ville. Mais leurs incertitudes ſe ſont promptement évanouies, non ſeulement par l'examen de ces comptes, mais encore par les détails particuliers que cet Adminiſtrateur crut devoir leur communiquer. Ils ont tous apprécié, conſidéré un homme qui, fort de ſa conduite & de ſes qualités

(1) La forme de ſon adminiſtration actuelle paroît trop avantageuſe pour y faire aucun changement, & l'on ſe gardera bien d'en préſenter ici le vœu indiſcret, & ſans doute préjudiciable au Public, comme il le ſeroit aux Beaux-Arts & aux talens diſtingués qui embelliſſent ce Spectacle.

perſonnelles, tranquille au milieu des orages miniſtériels, a conſervé, dans tous les temps, une place diſtinguée dans l'opinion publique & dans leur confiance, en ſe ſacrifiant entierement pour mériter celle dont le Roi veut bien l'honorer, & aſſurer la conſervation d'une jouiſſance agréable au Public, & utile même aux Finances de Sa Majeſté.

Abandonnant leurs emplois par des congés prolongés autant que poſſible, les Sujets de l'Opéra vont puiſer chez l'Etranger un accroiſſement de fortune qui leur manque dans leur patrie, & on ſent aſſez tous les inconvéniens de ces émigrations momentanées.

Les Arts, dont nous jouirions dans nos foyers, vont ou s'affoiblir, ou dégénérer chez des Peuples qui n'ont pas nos goûts, ou les enrichir des productions nationales dont nous avons favoriſé la naiſſance, protégé la culture, & encouragé les ſuccès. Quelle néceſſité y a-t-il donc à faire ces ſacrifices à des Peuples qui nous rivaliſent, & dont nous n'avons rien d'équivalent à recevoir en échange?

Empêcher ces émigrations préjudiciables aux Beaux-Arts; retenir dans leur patrie les Artiſtes qui peuvent y éprouver des beſoins; travailler à la proſpérité du commerce; faire fructifier ſur leur ſol natal & fécond, les ta-

lens qui y germent & s'y développent à l'envi ; embellir la Capitale des monumens faits pour l'enorgueillir ; couvrir les dépenſes que le Gouvernement ſupporte dans une adminiſtration dont il n'aura plus à s'occuper ſi fréquemment ; appeler à Paris & y fixer le plus grand nombre d'Etrangers, leur procurer, comme aux Citoyens, les jouiſſances commodes que les uns ont le droit d'attendre d'une Nation auſſi policée que l'eſt la nôtre, & que les autres réclament depuis long-temps : tels ſeront les avantages qui réſulteront de l'établiſſement nouveau d'une ſalle d'Opéra, conçue dans les intentions que l'on expoſe ici ; & une Compagnie de gens honnêtes, qui ſe chargeroit de remplir ſcrupuleuſement ces conditions, ne peut que mériter d'être accueillie, encouragée, protégée ouvertement.

Il y a lieu de croire que, pour faciliter à cette Compagnie l'exécution de cette entrepriſe, dont elle démontrera plus amplement les conſéquences & les avantages, le Gouvernement croira ſa ſageſſe & ſa juſtice intéreſſées à autoriſer les bailleurs de fonds qui offrent d'effectuer ce projet, à profiter d'un moyen nouveau & infiniment utile dans tous ſes réſultats, & dont ils ont peſé & apprécié toute l'importance.

Développons ce moyen.

Tout

Tout prouve que les hommes ſont faits pour vivre en ſociété; cependant, quand la population eſt conſidérable, au ſein même d'une grande Ville, au milieu d'un million d'individus que les beſoins rapprochent quelquefois, mais que la défiance, l'intérêt, & l'égoïſme tiennent ſéparés, des hommes, des freres, des concitoyens vivent iſolés, ſolitaires.

Alors la politique, qui peut, qui ſait les réunir ſous une même banniere, eſt une politique ſage & éclairée.

Je prie qu'on peſe avec attention les conſéquences morales qui découlent les unes des autres de ce raiſonnement. Il eſt bien difficile, il eſt impoſſible qu'entre des hommes qui ne communiquent entre eux que forcés par l'impulſion du beſoin & preſſés par la néceſſité, l'ordre & l'harmonie puiſſent ſubſiſter. La tranquillité publique, la proſpérité d'un Empire dépendent de cette harmonie, & de l'accord qui doit régner entre les membres qui compoſent la Société. Il eſt impoſſible de les ſurveiller ſéparément; & comme cette ſurveillance cependant eſt infiniment néceſſaire à la conſervation de l'ordre & au maintien de cet accord, il n'eſt pas indifférent de les rapprocher en maſſe ſous l'œil paternel des Chefs qui veulent le bonheur des Peuples (1).

(1) Il ſeroit à déſirer que les Clubs ſe multipliaſſent, & que, pour

Solitaire, ne connoiſſant pas l'eſſor de ſa penſée, n'aſſemblant des idées que celles néceſſitées par les beſoins, enfin n'ayant de ſes facultés intellectuelles qu'un uſage limité, l'homme-machine ſeroit abſorbé dans ſa triſte condition. Environné des épaiſſes ténebres de l'ignorance, il ſe trouveroit réduit à un état auſſi vil, auſſi abject que celui des êtres que la Nature n'organiſa que pour végéter & ramper de la vie au néant. Rapproché d'hommes dont les facultés morales ont été échauffées & développées par les Sciences & les Arts, il recevra des notions ſur ce qu'il *eſt*, ſur ce qu'il *peut*, & ſur ce qu'il *doit*. Il verra ſon exiſtence s'agrandir; &, s'il découvre dans lui un mélange de grandeur & de baſſeſſe, il connoîtra que la dignité de ſon être en balance, en adoucit, en ennoblit même les imperfections.

Ainſi, loin de l'homme en ſociété ces ſubtilités ſophiſtiques de nos rêveurs moraux, qui ne veulent voir les hommes que comme ils devroient être, & jamais comme ils ſont. Cent mille verbeuſes déclamations ne corrigeront

---

y être admis, il fallût toujours, comme aujourd'hui, faire preuve d'honnêteté & de mœurs. Si ce goût gagnoit généralement, les Libelliſtes, par exemple, au moyen des ſecours de toute eſpece que la charité leur offriroit dans ces Aſſemblées, pourroient ſe paſſer de diſtribuer des injures au paragraphe. Leurs mœurs s'épureroient en même temps que leur goût; & pour répondre à des faits avérés, ils n'emploieroient ni la calomnie, ni les invectives.

pas un ſeul abus, ne réformeront pas un ſeul mal, & ne pourront jamais enfanter un ſeul bien. Il faut toujours qu'un remede ſoit approprié aux tempéramens auxquels on l'applique ; & puiſque vous voulez rendre les hommes meilleurs, réformer leurs mœurs, maîtriſer leurs paſſions, ne les rappelez pas quand ils vivent ſous des lois ſociales, qui, en dégénérant, ont enfanté des abus devenus néceſſaires ; ne les rappelez pas à ces lois primitives & naturelles, à ces vertus âpres & pleines de rudeſſe, des ſociétés qui commencent ; car vos efforts ſeront inutiles & toujours infructueux. C'eſt en donnant une tâche impoſſible à remplir que vous impoſez la loi d'y déſobéir, & la néceſſité de la laiſſer à faire.

Rapprochons les hommes : ce rapprochement, funeſte peut-être dans un temps où la corruption commence, eſt devenu eſſentiel aujourd'hui en politique, & néceſſaire en morale. Elle étoit bien adroite & bien ſavante, la politique qui permit les Aſſemblées & fit rouvrir les Clubs : loin de nuire à l'ordre, loin de troubler l'harmonie, loin de préparer des atteintes à l'autorité, cette réunion de Citoyens & d'Etrangers rappelle au milieu d'eux l'urbanité & la confiance, éloigne des diſſentions, affoiblit des chagrins domeſtiques, & peut enfanter des vertus.

Dans les Aſſemblées où l'autorité laiſſe régner une liberté décente, les intérêts particuliers ſe fondent ordinairement dans l'intérêt général; c'eſt là que ſe réveille le patriotiſme; c'eſt là qu'il ſe détruit des vices & des préjugés; c'eſt là que chaque individu, devenu citoyen, ouvre un avis utile au bonheur de tous. Eh! que peut-on craindre d'un concours d'opinions patriotiques, qui s'entrechoquent? Des François ne ſortiront jamais d'un pareil aſſaut ſans être plus ſoumis aux lois faites pour leur bonheur, ſans être plus idolâtres de leurs maîtres, ſans être plus diſpoſés à maintenir, à conſerver la ſplendeur du trône & la gloire de la Nation.

On ne peut donc qu'applaudir à la bonté du Monarque & à la juſtice éclairée du Miniſtre qui ont encore permis aux Citoyens de ſe rallier dans leurs ſociétés. Cette permiſſion eſt une œuvre de juſtice & de raiſon; & ſi, malgré le bien qu'elle devoit opérer, il s'eſt encore élevé des nuages ſur ces Aſſemblées particulieres, c'eſt que tel eſt le ſort des nouveautés les plus utiles, qu'elles doivent éprouver des contradictions. On ſait aſſez qu'il faudroit preſque de la violence pour faire aux hommes un bien qu'ils ignorent.

De combien de difficultés & d'entraves n'a-t-on pas hériſſé l'établiſſement du Mont de Piété, lorſque le ſage

projet en fut préſenté à l'Adminiſtration ! De combien d'inconvéniens ne prétendoit-on pas qu'il ſeroit la cauſe !

Cependant alors l'uſure, ce monſtre clandeſtin, qui offroit au beſoin un ſecours perfide & momentané, en dévorant des reſtes de fortune, ſembloit, pour ainſi dire, appauvrir encore la pauvreté.

Il étoit temps de le garrotter, & les chaînes offertes par le Mont de Piété étoient les ſeules qui puſſent enfin le vaincre & l'aſſervir.

Mais les abus ! s'écria-t-on alors, & s'écriera-t-on toujours, quand on propoſera quelques établiſſemens nouveaux ; mais les abus !

Ah ! s'il eſt quelque ouvrage humain exempt d'imperfections, quelques établiſſemens utiles ſans inconvéniens ou ſans vice, il ſera bon que le Gouvernement, éclairé ſur la perfectibilité poſſible, ne protege plus rien que d'eſſentiellement parfait.

Mais où les abus ne ſe gliſſent-ils pas? Et ſi la ſomme du bien qui réſulte d'un établiſſement, l'emporte ſur celle du mal dont il peut être la cauſe, il ne faut point balancer à le créer, à le protéger, & à le conſerver.

Si les abus qui regnent dans la Société, peuvent être amoindris; ſi enſuite cette modification eſt telle, que, ſoumiſe à la cenſure & à la ſurveillance des Magiſtrats, elle s'atténue inſenſiblement, il réſultera que ce qui parut un abus, s'eſt converti, & que de cette converſion il eſt réſulté un bien pour la Société. Les Lombards, les Spectacles, & les Jeux offrent des exemples à l'appui de cette vérité.

Le mal lui-même, dans la conception du Philoſophe, peut enfanter le bien; dans les mains du Politique habile, il l'opere indubitablement : c'eſt ainſi que d'un poiſon ſubtil il ſort un remede ſalutaire.

Cette réflexion peut s'appliquer au jeu, qui, dans ce moment même, excite l'attention du Gouvernement.

Très-certainement il eſt une claſſe de Citoyens pour qui le jeu eſt un fléau qu'il faut écarter d'elle par tous les moyens que la prudence ſuggere.

Très-certainement encore la fraude & l'aſtuce viennent ſiéger au milieu d'un cercle obſcur de Joueurs clandeſtins, qui ſe tourmentent mutuellement, & cherchent à ſe tromper tour à tour, dirigés qu'ils ſont par la voix impérieuſe

du beſoin, & par le déſeſpoir, quand les moyens de ſatisfaire ce beſoin s'échappent de leurs mains.

Mais il eſt une autre claſſe de citoyens pour qui le jeu eſt un délaſſement ou une ceſſation d'inaction, & qui peut aiſément ſe livrer à ce goût, ſans que la tranquillité publique & le bonheur des individus ſoient troublés en aucune maniere.

Dans la claſſe opulente, il eſt des hommes pour qui le jeu eſt un beſoin autant qu'il eſt un plaiſir. Renforcé par l'habitude de le ſatisfaire, il le ſeroit bien davantage par les entraves qu'on voudroit lui impoſer ; car tel eſt l'effet de la perſécution, qu'elle alimente, qu'elle propage le bien ou le mal qu'elle voudroit détruire.

Il ſeroit abſurde de vouloir empêcher un homme opulent de courir des haſards, qui, s'ils lui ſont contraires, ne peuvent faire tort qu'à lui, & s'ils ſont favorables, ne peuvent faire aucun tort à la Société, puiſque ce ne ſont pas des membres indigens de cette Société ſur leſquels le joueur heureux auroit l'avantage.

Il ne ſeroit peut-être pas très-difficile de prouver, en politique comme en morale, que le jeu, pour les gens

riches, n'eſt pas un mal ; mais il le ſera bien moins de ſentir, ſi ce mal exiſte, qu'il faut le modifier, y appliquer un remede raiſonné avec les circonſtances, & ſe bien perſuader ſur-tout de cette vérité politique que nous nous plaiſons à répéter, que du concours d'un certain nombre d'abus, il peut réſulter un grand bien.

La bonne, la meilleure, la ſeule maniere de maintenir les Empires, les Sociétés dans l'équilibre que les froiſſemens des intérêts, des temps, & des circonſtances viennent ébranler, ne conſiſte pas à garder toujours l'attitude primitive du Légiſlateur qui les organiſa. Tout alterne, tout change, tout paſſe d'une poſition à une autre poſition ; ce qui étoit bon hier ne l'eſt plus aujourd'hui avec le temps ; & ce qui eſt bon ici, ne l'eſt plus là avec l'eſpace. Il y a de la ſageſſe, de la raiſon à ſe relâcher à propos, quand la condeſcendance devient eſſentiellement néceſſaire.

Aujourd'hui il ſeroit très-impolitique d'étendre ſur la claſſe diſtinguée de la Société les défenſes que les lois ont ſagement faites pour la claſſe indigente & malheureuſe. Des hommes honnêtes, libres, majeurs, ne peuvent être conduits par les mêmes regles, ni ſoumis à une même diſcipline.

Je prie qu'on me permette encore une réflexion.

On

On a employé juſqu'à ce moment des palliatifs inſuffiſans. Ces palliatifs n'ont ſervi qu'à multiplier les abus. Les lois ont parlé : comme s'il étoit au pouvoir des lois de détruire une paſſion auſſi violente que l'eſt la paſſion du jeu! Des Arrêts refondent-ils le cœur humain? peuvent-ils en extirper les penchans que la Nature elle-même y a d'abord imprimés, que la Société enſuite a développés? Les lois ne peuvent que modifier, épurer ces penchans; mais pour y parvenir, il faut qu'elles ſe plient vers eux, s'ils ne peuvent être anéantis par elles.

Sans doute les raiſons qui ont déterminé leurs auguſtes interpretes à les remettre en vigueur, ſont bien dignes de nos reſpects; mais en nous circonſcrivant dans les bornes d'un ſilence reſpectueux, nous ne pouvons nous empêcher de répéter qu'il eſt eſſentiel de ſavoir ſe relâcher à propos, quand la condeſcendance eſt devenue néceſſaire. Eh! comment oſer croire qu'une paſſion auſſi impérieuſe puiſſe s'anéantir à la premiere, à la millieme promulgation des lois qui tonnent contre elle?

Dira-t-on qu'elle ne doit ſa naiſſance qu'à la dépravation des mœurs & du goût? que ce n'eſt que de nos jours qu'elle a dominé, tourmenté, maîtriſé tous les membres de la Société? Ecoutons *Monteſquieu* lui-même,

& voyons ſa réponſe à la premiere objection : l'Hiſtoire nous fournira bien celle de la ſeconde.

« Le jeu nous plaît en général (dit le profond Auteur de l'Eſprit des Lois), « parce qu'il attache notre avarice, » c'eſt-à-dire, l'eſpérance d'avoir plus. Il flatte notre » vanité, par l'idée de la préférence que la fortune nous » donne, & de l'attention que les autres ont ſur notre » bonheur. Il ſatisfait notre curioſité en nous procurant » un ſpectacle. Enfin il nous donne les différens plaiſirs » de la ſurpriſe. Les jeux de haſard, nous intéreſſent » particulierement, parce qu'ils nous préſentent ſans » ceſſe des événemens nouveaux, prompts, & inattendus. » Les jeux de Société nous plaiſent encore, parce qu'ils » ſont une ſuite d'événemens imprévus qui ont pour » cauſe l'adreſſe jointe au haſard ».

Voilà pour la premiere objection; paſſons à la ſeconde, ſur la naiſſance nouvelle ou ſur l'ancienneté de la paſſion du jeu.

De toute antiquité les hommes ont cherché à s'amuſer, à ſe délaſſer, à ſe récréer par toutes ſortes de jeux, ſuivant leur génie & leur tempérament. Long-temps avant les Lydiens, avant le ſiége de Troye & durant ce ſiége, ces

Guerriers, pour en tromper la longueur & pour adoucir leurs fatigues, s'occupoient à différens jeux, qui du camp paſſerent dans la ville, à l'ombre du loiſir & du repos (1).

Les Germains mêmes goûterent ſi fortement les jeux de haſard, qu'après avoir joué tout leur bien (dit Tacite),

---

(1) « Parmi le Peuple ainſi qu'à l'armée (lit-on dans l'excellent Ouvrage de M. l'abbé Barthélemy. *Anacharſis tom.* 2, *chap.* 20, *pag.* 353, *mœurs & vie civile des Athéniens*), « on fait deux repas par » jour; mais les gens d'un certain ordre ſe contentent d'un ſeul, qu'ils » placent, les uns à midi, *la plupart avant le coucher du ſoleil.* » L'après-midi, ils prennent quelques momens de ſommeil, ou bien ils » jouent aux oſſelets, aux dez, & à d'autres jeux de commerce.

» Pour le premier de ces jeux, on ſe ſert de quatre oſſelets préſentant » ſur chacune de leurs faces un de ces quatre nombres, 1, 3, 4 & 6; » de leurs différentes combinaiſons, réſultent trente-cinq coups, auxquels » on a donné les noms des Dieux, des Princes, des Héros, &c. Les uns » font perdre, les autres gagner. Le plus favorable de tous eſt celui » qu'on appelle de *Vénus*; c'eſt lorſque les quatre oſſelets préſentent les » quatre nombres différens.

» Dans le jeu des dez, on diſtingue auſſi des coups heureux & des » coups malheureux; mais ſouvent, ſans s'arrêter à cette diſtinction, il » ne s'agit que d'amener un plus haut point que ſon adverſaire. La raſſle » de ſix eſt le coup le plus fortuné. On n'employe que trois dez à ce jeu; » on les ſecoue dans un cornet; & pour éviter toute fraude, on les » verſe dans un cylindre creux, d'où ils s'échappent & roulent ſur le » damier. Quelquefois, au lieu de trois dez, on ſe ſert de trois oſſelets. » Tout dépend du haſard dans les jeux précédens, &c. &c. »

ils finiſſoient par ſe jouer eux-mêmes, & riſquoient de perdre, *noviſſimo jactu*, pour me ſervir de ſon expreſſion, leur perſonne & leur liberté. Si nous regardons aujourd'hui les dettes du jeu comme les plus ſacrées de toutes, c'eſt peut-être un héritage qui nous vient de l'ancienne exactitude des Germains à remplir ces ſortes d'engagemens.

Si la paſſion du jeu eſt ſi naturelle, ſi de tous les temps les hommes s'y ſont abandonnés, on ne doit donc pas s'attendre qu'elle ſe détruira au premier ſon de la trompette.

Et ſi ce goût ne s'éteint pas, ne trouvera-t-on pas les moyens de s'y livrer, quels que ſoient les défenſes & les efforts de l'autorité ?

D'abord ce ſera clandeſtinement que les Joueurs ſe raſſembleront ; & dans le ſilence, loin du grand jour & de la ſurveillance, avec la perfide & malheureuſe facilité de jouer *ſur parole*, que de maux, que d'inconvéniens ne pulluleront pas au détriment de la Société ! Les hommes ſont de grands enfans, ſur le dos deſquels il faut laiſſer un peu flotter les liſieres, ſans cependant les abandonner aſſez pour ne pouvoir plus s'en reſſaiſir.

Mais à tous les inconvéniens qui réſultent de l'extenſion

donnée aux défenſes de jouer, il en eſt d'autres qui viennent encore ſolliciter impérieuſement l'attention du Philoſophe politique.

Ce ſont les émigrations des Nationaux chez les Etrangers, & les retours de ceux-ci dans leur patrie, où ils ſeront libres de ſe livrer à leurs penchans. Spa, Aix-la-Chapelle, Bath ſeront avivés, enrichis de nos dépouilles; & ceci n'eſt pas d'une foible conſidération.

Il eſt bien démontré que les Etrangers, en apportant dans notre pays le tribut d'admiration que ſa magnificence ſemble impoſer à tous les Peuples de la terre, en même temps y font circuler une partie de leur fortune (1). Cette circulation non interrompue renouvelle, vivifie toutes les

(1) « Si les richeſſes numéraires ſont très-avantageuſes (a dit M. Gudin dans ſon très-eſtimable Ouvrage, intitulé, *Eſſais ſur l'Hiſtoire des Commices de Rome*, &c. &c., tom. II, pag. 251), « c'eſt par leur » extrême mobilité, qui les fait paſſer de mains en mains, & qui les » rend le partage & la reſſource de ceux qui n'ont point de propriétés » foncieres.

» Le numéraire, comme nous l'avons déjà obſervé, eſt une eſpece » de fluide qui tend à prendre ſon niveau, & qui fait à la longue qu'il » n'y a perſonne dans un Etat qui n'ait un peu de bien, &c. &c.

» Le mouvement du numéraire eſt plus important encore que ſa » quantité. Il eſt nul dès qu'il ne circule pas; mais il eſt néceſſaire

branches du commerce & de l'induſtrie. Si vous l'interrompez cette circulation, les canaux ſe deſſécheront, le Commerce, les Beaux-Arts languiront, & les Etrangers, à qui vous n'offrez qu'un fantôme de liberté, garrottés de toutes parts, retourneront promptement dans d'autres contrées, où ils pourront uſer des facultés morales & phyſiques dont la Nature les a pourvus.

Or ſi d'un côté l'on ne peut parvenir à empêcher des hommes libres & honnêtes de ſuivre l'impulſion d'un goût ou d'une habitude qui leur eſt néceſſaire ; & de l'autre, ſi, au moyen des entraves qu'on leur impoſe, on les contraint à porter leur fortune chez d'autres peuples, & à appauvrir, par leur abſence, le ſol qu'ils pourroient enrichir & vivifier :

Ne vaut-il pas mieux, n'eſt-il pas infiniment plus ſage

» qu'il y en ait beaucoup : s'il y en a peu, chacun cherche à garder, à » entaſſer, à enfouir le peu qu'il a ; & toute circulation s'arrête. Plus » il y en a, plus il circule ; quand il eſt très-conſidérable, on imagine » des billets de banque & de caiſſe pour le faire aller encore plus vîte. » Les papiers qui le repréſentent, n'ont point de valeur ſans lui ».

Ainſi le mouvement eſt eſſentiel à l'argent, & rien ne lui en donne plus que les Spectacles & tous les moyens de dépenſe inventés par le luxe ou par le goût du plaiſir.

de les y retenir, de les y attirer par une tolérance raiſonnée, & de diriger leurs fantaiſies, en apparence frivoles, vers un but utile?

Pour opérer ce bien, pour y réuſſir avec ſuccès, il ſuffiroit de permettre l'établiſſement d'un Club; ce Club ſeroit attenant au Temple d'Apollon, dont on propoſe la conſtruction. Là, l'élite de la bonne Compagnie, qui ſeule y ſeroit admiſe, en ſe choiſiſſant elle-même, s'épureroit de maniere à ne laiſſer aucune crainte au Gouvernement qui le protégeroit. Ce ſeroit dans ce Club ſeulement qu'il lui ſeroit permis de jouer par préférence à des jeux qui ne préſenteroient aucune reſſource a l'erreur.

Un établiſſement de cette eſpece, ſoumis à un régime décent, dicté par l'amour de l'ordre, mûrement réfléchi & combiné avec les réſultats avantageux qu'il offre, ne peut manquer d'exciter le plus vif intérêt (1).

C'eſt là que l'indigence trouvera parfois des reſſources immenſes dans un impôt volontaire, pris ſur la partie la

(1) Dans certaines occaſions, on ne peut trouver à Paris d'emplacement tout préparé pour donner des fêtes. Les ſalles des Clubs pourroient alors ſervir & ſuppléer à celles qui manquent dans notre Capitale, qui, rivale d'Athènes, devroit avoir auſſi ſes *Cirques*, comme elle a aujourd'hui ſes *Propylées*.

plus riche de la Nation : il eſt bien juſte que le luxe & la frivolité viennent conſtamment au ſecours de l'humanité ſouffrante. C'eſt là que les Miniſtres du Roi, les Ambaſſadeurs, la Nobleſſe nationale & étrangere, réunies ſous la même banniere, ſauront faire tourner leurs plaiſirs au profit des citoyens, à l'encouragement des Beaux-Arts, & au ſoulagement des malheureux.

En Angleterre, où quelquefois nous avons pris d'utiles exemples; en Angleterre, où les lois n'ont rien laiſſé échapper de ce qui peut contribuer au bonheur public, & ſurtout au maintien de la liberté dont chaque homme a reçu une portion de la Nature; en Angleterre enfin, où les lois ſéveres veillent conſtamment ſur les jeux, on a ſenti qu'il ſeroit ridicule d'empêcher trop impérieuſement des citoyens de ſe livrer au goût du jeu. Mais pour obvier aux inconvéniens dont le jeu clandeſtin pourroit être la ſource, elles ont ſu lui impoſer un frein par la condeſcendance même qui l'autoriſe. C'eſt à l'époque où les lois ſont le plus en vigueur, à l'époque de la rentrée du Parlement, que les Clubs où l'on joue ſont le plus fréquentés; & ce Parlement ſi ſévere tolere que ſes Membres, qu'il ſait bien être des hommes, ſe réuniſſent pour s'amuſer.

Tout le monde ſait que dans le Club de Broux, Fox,

Thompſon, le Colonel Tarleton, Milord Chomelay tiennent eux-mêmes des banques de Pharaon. La Nation, qui le ſait, ne s'en repoſe pas moins ſur ces hommes, lorſqu'il s'agit de la défendre ou de la protéger.

Quand le Parlement d'Angleterre croit devoir tolérer des Clubs où tant de gens diſtingués viennent ſe raſſembler, ne ſeroit-il pas permis de conclure que la politique angloiſe a fait encore dans ce cas un pas de plus que la nôtre vers la raiſon, la ſageſſe, & la philoſophie ?

Court Résumé.

Il réſulte de tout ce que l'on vient de lire, que l'Opéra eſt un Spectacle utile & néceſſaire.

Qu'il faut le reconſtruire.

Qu'il doit être placé au centre de la Capitale.

Que le Carrouſel eſt l'endroit le plus convenable, d'autant que cet emplacement offre, entre autres avantages, celui d'être au centre de la ville, de contribuer à la réunion des deux plus beaux édifices qui exiſtent dans le monde, & de pouvoir être transformé un jour en une *Place des Etats Généraux.*

Qu'une ſociété de Capitaliſtes ſe chargera de ces conſtructions, très-ſuſceptibles de réduction, ſi elles paroiſſoient trop étendues, à des conditions dont elle ſoumettra tous les détails

Qu'elle remplira, par un revenu annuel de 200,000 l., le déficit qui exiſte dans l'adminiſtration de l'Opéra, qu'il eſt eſſentiel de conſerver telle qu'elle eſt aujourd'hui, & dont le Gouvernement ſupporte les frais.

Et qu'enfin, pour parvenir à opérer ces changemens, cette Société croit la juſtice & la ſageſſe du Gouvernement intéreſſées à lui accorder, pour vingt-cinq à trente années (1), le privilége d'un Club attenant au Temple d'Apollon, où il ſeroit permis à la claſſe opulente & diſtinguée des citoyens honnêtes & majeurs, qui ſeule y ſeroit admiſe, de ſe délaſſer par des jeux avoués par la décence, & utiles dans leurs réſultats.

---

(1) A l'expiration de ce terme, ce Monument rentreroit dans les Domaines du Roi.

Bélanger premier Archit.e de M.r Comte d'Artois inventt.

Projet d'une Place et d'une Salle d'Opéra proposés au Carousel, sans rien déranger à la possibilité de terminer un Jour la Grande Gallerie du Nord.